

Starmania,
le rêve de Michel Berger

« *M*ichel, qui a évolué dans un univers de musique classique, précise sa sœur Franka, a toujours voulu écrire un opéra. À quatre ans, il montait sur une chaise et dirigeait un orchestre imaginaire sur *La Petite Musique de nuit de Mozart*, et tout le monde trouvait ça normal dans la famille¹. »

En effet, au fil de sa carrière de producteur, d'auteur-compositeur et de chanteur, Michel Berger n'a eu de cesse de rêver d'écrire un opéra moderne qui mêlerait la musique classique maternelle et la pop de son époque. Il parviendra à concrétiser ce projet ambitieux à l'issue d'un cheminement artistique marqué par quatre étapes. Revenons en détail sur le brillant parcours de Michel Berger, afin de mieux comprendre la genèse et le sens de son œuvre la plus accomplie.

Conformément à la tradition familiale, il voit le jour à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine où, depuis 1906,

1. Entretien avec l'auteur, printemps 2016.

les plus grandes sommités viennent se faire soigner dans l'anonymat.

Derrière des bâtiments calmes, nichés au fin fond de l'une des communes les plus riches de France, entre les arbres et les immeubles chics du boulevard du Château, trône le temple de la « médecine *business* » réservé à une certaine élite sociale. Annette Haas, la mère de Michel en fait partie et bénéficie ici comme il se doit d'une chambre individuelle (la n° 7), de traitements de faveur et peut, à l'abri des regards indiscrets, mettre au monde le second fils de l'éminent professeur Hamburger.

Le 28 novembre 1947, après Bernard, puis Françoise (*alias* Franka), Michel voit le jour au cours d'une période florissante où la France cicatrise ses plaies guerrières. Bourgeois-bohème par excellence, il naît la même année qu'Elton John, auquel il écrira *Donner pour donner*, que France Gall, avec qui il partagera dix-huit ans de vie commune, et que David Bowie, dont l'imagerie androgyne hantera *Starmania*.

Nul doute que ce jour-là, les muses de la musique se sont penchées sur son berceau...

Issu d'une dynastie d'antiquaires hollandais qui se sont établis rue Lincoln, à Paris, où il est né le 15 juillet 1909, Jean Hamburger, le père de Michel, fut confronté dès l'âge de dix-huit ans à des scènes traumatisantes dont on peut affirmer qu'elles auront des répercussions sur son destin caractérisé par la fuite dans le travail et l'absence affective.

En effet, tandis qu'il rentre chez lui, il retrouve à un an d'intervalle ses parents brutalement décédés d'une crise cardiaque. Inscrite dans les gènes des Hamburger, cette maladie qui l'emportera, tout comme son fils Michel, vibre en plein cœur du destin familial.

Sa sœur, Denise, s'exile aux États-Unis au bras d'un bel Américain. Quant à lui, obsédé par le corps humain, il décide de vouer sa vie à la science et s'inscrit à la Faculté de médecine de Paris où il engrange le savoir avec une aisance ascétique.

Brillant, ambitieux et humaniste, Jean Hamburger devient professeur agrégé à l'âge de 35 ans, spécialisé en néphrologie, discipline dont il est l'inventeur, et acquiert ses galons de médecin chef rue de Sèvres, à l'hôpital Necker.

Là, en 1952, il reçoit Marius Bernard, un patient de 16 ans qui s'est broyé un rein et, alors que personne avant lui n'avait procédé à cette intervention, le pape de la néphrologie décide de lui greffer cet organe déficient. Cette avancée scientifique, dont le professeur Barnard saura tirer profit en exerçant des transplantations cardiaques, vaudra à Jean une renommée d'envergure internationale.

Par la suite, il publiera des essais scientifiques, philosophiques et artistiques et trônera à l'Académie française.

Née à Paris en 1912, Annette Haas a pour mère Suzanne, une pianiste qui l'incitera à suivre sa propre voie en l'inscrivant au conservatoire où elle sera l'élève de la virtuose Marguerite Long. Quant à son père, un designer de bijoux genevois d'origine juive, doublé d'un violoniste et d'un compositeur, il est le créateur de *Pan*, un opéra classique joué au Théâtre de l'Œuvre. Et si ce désir d'écrire un spectacle musical, qui donnera lieu à *Starmania*, était ancré dans l'inconscient de la famille Haas/Hamburger ?

Dans l'appartement parental du 83 rue Monceau, Annette côtoie son voisin du dessus qui n'est autre que le grand musicien Francis Poulenc. Avec lui, en 1947, sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, elle jouera à quatre mains le concerto pour deux pianos du maître. Brillante concertiste,

qui excelle dans l'interprétation des œuvres de Mozart, Chopin et Mendelssohn, Annette se hisse bientôt au rang de soliste des concerts Colonne et Pasedeloup. Répétitrice des cantatrices Mady Mesplé et Jane Rhodes, elle fonde dans les années 1960 le Conservatoire municipal du 17^e arrondissement, baptisé Claude-Debussy et situé au 222 rue de Courcelles, puis, dix ans plus tard, le Conservatoire européen de musique de Paris.

Durant l'enfance de Michel, elle crée L'Aurore, une association destinée à l'éclosion des jeunes talents. Afin de transmettre aux siens le goût de la musique classique, elle loue des chaises et organise chez elle des concerts avec de jeunes lauréats du Conservatoire où sont conviés ses trois garnements qui ne peuvent s'empêcher de pouffer de rire face au sérieux de telles manifestations.

Cette initiation ne tombera toutefois pas dans l'oreille de sourds dans la mesure où Michel Berger n'aura de cesse, dans son œuvre, de se réconcilier avec la musique maternelle, si rébarbative à ses yeux, en la faisant vibrer sur des accords de rock. Du mariage insolite de ces deux cultures naîtra notamment *Starmania*.

Michel grandit dans un appartement luxueux du 29 boulevard de Courcelles.

L'après-midi, le professeur Hamburger, dont l'autorité médicale exerce un grand pouvoir d'attraction, donne des consultations privées à son domicile où il reçoit des patients venus du monde entier – et non des moindres. L'un des jeux favoris des enfants consiste alors à pénétrer dans la salle d'attente pour venir dévisager certaines têtes illustres.

Un jour, en se déplaçant comme il peut, le pot collé à ses fesses, un garçonnet d'un an atterrit dans le cabinet paternel où une patiente rousse et parfaitement nue pousse un cri

de stupeur devant cette visite impromptue. C'est dans ces circonstances insolites que s'est déroulée la rencontre au sommet entre Michel Berger et le sex-symbol hollywoodien Rita Hayworth !

L'appartement familial, où trônent dans le salon un Steinway et un Pleyel, est baigné par la musique d'Annette Haas qui, du matin au soir, égaye le quotidien des enfants avides de la présence paternelle. Quand « ce papa qui n'arrive pas » rentre enfin de l'hôpital, les parents se jettent dans les bras l'un de l'autre, projetant l'image d'un couple uni et indestructible. Et pourtant...

En 1954, Jean Hamburger tombe gravement malade. À l'hôpital, où il se vide de tout son sang, on diagnostique une tuberculose foudroyante favorisée par une infection pulmonaire, qui suscite de sombres pronostics. Une intervention chirurgicale s'impose de toute urgence et, par désir de conserver le contrôle de soi et de tester ses propres limites, le professeur, qui a refusé l'anesthésie, décide de la diriger lui-même.

La fin de l'opération marque la naissance d'un autre homme qui ne reconnaît plus son épouse, présente jour et nuit à son chevet et, au moment de sa convalescence, il amorce une rupture familiale sans adresser aux siens d'autre explication que cette phrase laconique et énigmatique : « *Un jour, vous comprendrez !* »

Comment accomplir le deuil d'un père quand son départ impromptu n'a pas été accompagné de mots qui savent apaiser les maux ?

Pendant des années, Michel et Bernard tenteront de se rapprocher de cet éternel errant dans leur âme, auquel ils attribuent une dimension mythique. Quant à Franka qui, comme son petit frère, optera pour le nom de Berger, elle

n'essaiera pas une seconde de renouer avec son père – qui refera sa vie avec Catherine Descamps –, dont l'attitude lâche et indifférente à l'égard de ses enfants ne bénéficie selon elle d'aucune circonstance atténuante.

Pour l'heure, Michel, âgé de 7 ans, s'endort en sanglotant et assimile sans distinction les adultes à des êtres indignes de foi, de confiance et de constance. Et plus tard, derrière l'image romantique, sage et timide d'un artiste qui n'aime pas se livrer, se dissimulera un homme déchiré par la hantise de l'abandon, par la fuite ou par la mort.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard s'il croisera sur sa route sentimentale des personnes imprévisibles, à l'instar de Véronique Sanson qui le quittera sur un coup de tête... Nous y reviendrons !

Jean Hamburger est un être complexe, insaisissable et doté sans doute d'une double personnalité. Au début des années 1980, au cours d'une émission dont il est l'invité sur France Inter, il choisira de diffuser les disques de Michel Berger et France Gall à propos desquels il ne tarira pas d'éloges, comme s'ils peuplaient sa vie quotidienne.

France Gall justement, qui a vécu une enfance lovée dans le cocon parental, considère que la famille est un précieux repère avec qui l'on se doit de conserver un lien de proximité. Par son entremise, Michel renouera avec son père qui, le 18 avril 1985, est élu à l'Académie française, au fauteuil de Pierre Emmanuel. Ce jour-là, sont présents dans l'assistance Michel Berger et son épouse qui, avouons-le, semblent éprouver plus d'ennui que d'émotion.

Notons qu'Émilie, la fille de Franka Berger, alors âgée de treize ans, tentera de son propre chef d'établir un contact avec son grand-père quelques semaines avant sa mort. Et

« l'étranger » lui répondra : « *Mademoiselle, il est hors de question que nous entretenions une relation suivie !* »

Le 1^{er} février 1992, Jean Hamburger s'éteint, laissant un compositeur dans une douleur mêlée d'interrogation : « *Un jour, vous comprendrez !* » avait-il toujours dit à ses proches. Mais le décès de l'éminent professeur est appréhendé par Michel comme un second abandon dans la mesure où, dans son testament, ne figure pas même le nom de ses enfants !

Et pourtant, quelques mois après la disparition de son époux, survenue brutalement le 2 août de cette même année, France Gall retrouvera dans les affaires du défunt, trop secret pour lui faire part de ses affaires de cœur, une lettre de son père lui conseillant de consulter un cardiologue...

Mais reprenons le fil de notre histoire...

Pour son entrée en sixième, Michel est inscrit au lycée Carnot, boulevard Malesherbes, où étudièrent notamment Jacques Chirac, Pierre Desproges, Jean-Louis Aubert, mais aussi son propre père, Jean Hamburger.

Là, avec son frère Bernard, de six ans son aîné, il poursuit des études moins brillantes qu'honorables qui lui permettent de passer dans les classes supérieures dans la plus grande discrétion. Car, quand on doit assumer l'ascendance paternelle de l'éminent professeur Hamburger et affronter l'ironie des camarades qui se moquent d'un nom évoquant la restauration rapide, mieux vaut ne se faire remarquer ni par l'échec, ni par la prouesse scolaire.

Ses meilleurs copains sont alors Bernard Gachet et François, le fils de Jean-Pierre Wimille, un illustre coureur automobile qui trouva la mort, le 28 janvier 1949, à bord de sa Simca Gordini, à l'occasion du Grand Prix de Buenos Aires. Leur souffrance commune, liée au départ soudain du

père, contribua assurément à tisser entre eux une indéfectible et profonde amitié.

Au lycée Carnot, Michel Berger fréquente aussi des camarades qui, à son image, appartiennent à une généalogie de gens sérieux, cultivés, et songent à reprendre le flambeau familial tout en rêvant à une vie d'artiste.

Parmi eux, Jean Brousse, dont le père est commissaire de police et qui se destine à une carrière d'ingénieur. Se définissant aujourd'hui comme « *un poète-mathématicien, un éclectique, un touche-à-tout, un curieux* », il deviendra finalement éditeur, administrateur du groupe de presse La Montagne, sociologue, et intégrera le clan Berger/Gall.

Mais pour l'heure, il exerce ses talents prometteurs d'auteur. Encouragé par Jean, Michel participe en effet aux spectacles de fin d'année du lycée, où il joue notamment le rôle de Cyrano de Bergerac et compose ses premières chansons dont son ami écrit les paroles. De leur collaboration naissent bientôt *Je reviens seul, Amour et soda, Tu n'y crois pas*, des bluettes d'adolescence aux parfums yéyé et *La Camomille*, une chanson qui évoque l'ennui des soirées familiales passées en compagnie des parents d'Anne Sinclair ou de Véronique Sanson, plus embourgeoisées que rock'n'roll :

J'aimerais me promener

Avec des amis

Ou bien aller danser

En surprise-partie

Oui, j'en ai assez

Des tasses de thé

Et des camomilles

En famille

Des invitations

*Dans tous les salons
Des fauteuils en velours
Et des petits fours...*

Michel a aussi pour ami Jean-Philippe Saint-Geours, un futur énarque – nul n'est parfait ! – qui s'est découvert une passion pour la guitare. Avec lui, il a joué au piano de sages accords classiques avant d'être entraîné par le tourbillon yéyé, cette forme affadie du rock'n'roll destinée à une jeunesse avide de plaisirs immédiats et de sensations fortes qui s'érige en phénomène social, notamment grâce à l'émission *Salut les copains*, diffusée chaque jour sur Europe 1 à 17 heures.

C'est ainsi que Michel Berger vient de fonder son premier groupe, dont il est le pianiste, chanteur et compositeur, tandis que Jean-Philippe et son copain François assurent respectivement les parties de guitare et batterie. Chaque jeudi, ils répètent tous trois les morceaux de blues et rock qu'ils affectionnent dans un local du lycée Carnot, sous la direction d'un directeur artistique en herbe qui déploie déjà la fermeté élégante, l'assurance fragile qu'on lui connaît.

En 1963, le teenager de 15 ans qui vient d'entrer en classe de troisième voit cette affiche scotchée sur le mur du lycée : « *Vous êtes auteur ? Compositeur ? Interprète ? Jacques Sclingand vous attend jeudi après-midi au studio Cinémonde de Boulogne. Peut-être serez-vous l'une des idoles de demain ?* »

Peur de rien, le jeune garçon rusé décolle l'annonce afin de déjouer toute concurrence lycéenne et décide de se rendre à l'audition dans le but de tester ses chansons auprès d'un professionnel du disque. Le fameux Jacques Sclingand, directeur artistique chez Pathé-Marconi, est à cette époque un personnage influent dans l'industrie phonographique et

s'occupe, de près ou de loin, des carrières d'Édith Piaf, des Compagnons de la chanson, de Jean Sablon ou de Bourvil..., autant d'artistes prestigieux qui évoluent dans l'univers du music-hall qu'il apprécie particulièrement. Mais l'heure est à la relève et s'il veut maintenir le cap discographique, il lui faut renouveler son auditoire et s'adapter à l'incoutournable mode yéyé. C'est à ces fins qu'il a monté avec Pierre Lazareff – journaliste chez *France-Soir* – l'opération « Les idoles de demain ».

Le fameux jeudi, Michel se rend en compagnie de ses deux musiciens au studio de Boulogne où, porté par l'insouciance de son jeune âge, il interprète ses quatre œuvres inscrites dans l'air du temps avec une assurance qui étonne, détonne et conquiert d'emblée Sclingand. Parmi les autres candidats se trouvaient des chanteurs mieux armés vocalement et dont le look de rocker tranchait avec celui de ce premier de la classe échappé des beaux quartiers, mais pour l'heure, le directeur artistique n'a d'yeux que pour Michel dont l'aura le fascine.

Par la suite, il émettra quelque réserve sur la capacité du jeune homme, éduqué dans un cocon bourgeois, à évoluer dans le métier du show-business fondé sur une concurrence impitoyable et des mœurs débauchées. Pourtant, il tient parole et engage Michel qui s'apprête à intégrer la bande des « copains » des sixties.

Après avoir suscité l'enthousiasme de Jacques Sclingand, le chanteur, encore mineur, est convoqué au 19 rue Byron, chez Pathé-Marconi, où il se rend avec sa mère qui signe à sa place son contrat d'artiste. Elle-même musicienne, elle donne son feu vert pour que son fils tente sa chance artistique, mais à condition que les séances de studio et les tournées éventuelles se déroulent en dehors

des horaires scolaires : il ne faut en aucun cas que cette activité l'empêche de poursuivre ses études et d'obtenir son baccalauréat.

Au printemps 1963, Michel enregistre en quelques jours *Je reviens seul*, *Amour et soda*, *Tu n'y crois pas* et *La Camomille*, les titres sans prétention qu'il a chantés le jour de la fameuse audition, dont Paul Piot, l'orchestrateur, a accentué la couleur yéyé afin de draguer la clientèle de *Salut les copains*.

Bientôt, les titres *Tu n'y crois pas* et *Amour et soda* sont gravés sur un 45 tours simple où, sous un portrait de l'artiste portant – à titre exceptionnel ! – une cravate, se détache le nom de Michel Berger. En effet, en concertation avec sa sœur Franka, le chanteur a décidé de se forger une identité propre. Ainsi a-t-il opté pour Berger, un pseudonyme bucolique et bien français, à connotation protestante – le terme « pasteur » en est dérivé –, qui signifie : gardien. Autant de symboles qui échappent à l'univers paternel, associé dans son esprit à la fuite et la trahison – son frère Bernard décidera quant à lui de s'appeler Hamburger jusqu'à sa mort.

Ce premier bout d'essai est un échec commercial ce qui n'empêche pas Michel de publier dès septembre un nouveau 45 tours enrichi des titres *Je reviens seul* et *La Camomille*. Sur la pochette, on peut lire ces mots lucides et visionnaires, signés Jacques Sclingand :

Michel Berger a 16 ans, il est de vif-argent et son esprit est continuellement en éveil. Il a le besoin d'échapper aux conventions sans toutefois afficher une originalité voyante.

Auteur, compositeur, il fait néanmoins souvent appel à son copain Jean Brousse pour les paroles. Michel a du style et un style, c'est un novateur, il nous laisse une impression profonde de liberté d'esprit.

Si ce disque reçoit un accueil timide, il a le mérite d'éveiller l'intérêt de la station Europe 1 qui l'inclut sur la playlist de l'émission *Salut les copains* si bien que le jeune homme qui, selon une vieille tradition familiale, coule des vacances estivales avec les siens à Saint-Cergue (Suisse), est amené à donner sa première interview sur les terrasses du Grand Hôtel de l'observatoire où Jean-Marie Périer, photographe officiel du magazine *Salut les copains*, le flashe.

« *Voilà un copain que j'ai rencontré cet été, chargé de partitions... Il s'appelle Michel Berger, seize ans, des yeux bruns, rieurs et pétillants... Pendant les vacances, il a composé des tas de chansons... Michel joue très bien du piano, un peu de clarinette, du saxo, de la batterie et... de l'hélicon... Michel : à suivre* », peut-on lire dans le premier article qui lui est consacré.

Le nouveau « copain », à qui l'on prête des talents instrumentaux insoupçonnés, n'en croit pas ses oreilles quand on lui apprend que *Tu n'y crois pas* est choisie par *Salut les copains* comme chanson « chouchou ». Ce privilège inespéré vaut à son interprète une programmation régulière de son titre au début de chaque émission et, par conséquent, la possibilité d'être entendu par des milliers de teenagers avides de nouveautés. La chanson se classe bientôt en dixième position du hit-parade...

Son premier chèque en poche, Michel achète un immense bouquet de roses qu'il fait livrer par coursier à sa famille éblouie par tant d'égards affectueux.

À cette époque, yéyé, madison, mashed potatoes, hully gully et twist – variantes d'un rock « déshabité » de sa révolte originelle issue des États-Unis – envahissent l'Hexagone, provoquant l'exaltation de la jeunesse fanatisée, l'exaspération des adultes et la querelle des anciens et des modernes.

Ce phénomène social, pourtant situé à mille années-lumière de la planète Haas-Hamburger, ne provoque pas chez elle d'inquiétude particulière et elle admet sans réserve le goût de Michel pour les rythmes anglo-saxons, puis son intrusion dans cette sarabande. Sans doute sa famille, ouverte à toutes les musiques, est-elle particulièrement tolérante. Mais précisons aussi que notre artiste n'adopte pas dans son quotidien la *rock'n'roll attitude* : il poursuit sagement ses études au lycée Carnot, n'entreprend pas de tournées délirantes, ne court pas les filles et, fort de son caractère tempéré, se tient à l'écart du tourbillon hystérique des yéyés.

Bref, boulevard de Courcelles, c'est Bernard, dont les talents de dessinateur s'affinent et s'affirment, qui est considéré comme l'artiste de la famille. Quant à Michel, si jeune et si petit – son retard de croissance l'oblige d'ailleurs à consulter des médecins –, on attribue son activité de chanteur, puis de directeur des auditions du jeudi, à un passe-temps provisoire. Nul n'envisage une seconde qu'il pourrait en faire son métier.

Sous le regard bienveillant de Jacques Sclingand, qui s'attendrit en voyant son jeune protégé s'encanailler gentiment au sein du show-business, Michel Berger publiera chez Pathé-Marconi sept super 45 tours entre 1963 et 1966 : *Amour et Soda*, *La Maison de campagne*, *Partout*, *Vous êtes toutes les mêmes*, *Me débrouiller*, *Jim s'est pendu*, *Mathusalem*. Au fil des années, son visage joufflu laisse place à celui d'un beau jeune homme romantique et rêveur...

Bien paisible rockstar, il évolue essentiellement dans le bocal des studios, tout en posant pour le magazine *Salut les copains* ou en s'adonnant à quelques séances de dédicaces dans diverses boîtes. Pourtant, en ce 23 février 1965, Michel